

La
Semaine Religieuse
DE
Québec

V L. XXII

Québec, 16 avril 1910

No 36

DIRECTEUR, M. L'ABBE V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 561. — Les Quarante-Heures de la semaine, 551. — Chronique diocésaine, 562. — Feu Mgr John Cameron, 563. — Lettre d'Abyssinie, 564. — Fersévérance, 566. — Bilan géographique de l'année 1909, 573.

— ♦ —

Calendrier

— o —

17 DIM.	b	III après Pâques. Patronage de S. Joseph. 2 cl., Sol de S. Joseph. 1 cl., (19 mars). <i>Kyr.</i> royal. II Vêp. de S. Joseph, mém. du dim. seulement.
18 Lundi	tb	} De la férie.
19 Mardi	tb	
20 Merce	tb	
21 Jeudi	b	S. Anselme, confesseur et docteur.
22 Vend.	tr	SS Soter et Cuius, papes et martyrs.
23 Samd.	tr	S. Georges, martyr.

— ♦ —

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

17 avril, Hospice Saint-Joseph de la Délivrance. — 19, Ursulines de Québec. — 21, Couvent de Lotbinière. — 23, Couvent de Sainte-Marie, Beauce.

Chronique diocésaine

— S. G. Mgr l'Archevêque, débarqué samedi dernier à 8 heures a. m. à New-York, était attendu sur le quai par le R. P. A. Letellier S. S. S. et se rendit à la maison si canadienne-française et si hospitalière des religieux du Saint-Sacrement, où il devait passer près de deux jours. Le lendemain, à la grand'messe, Sa Grandeur fit aux paroissiens de l'église Saint-Jean-Baptiste une courte allocution. Après un arrêt de quelques heures à Montréal, lundi, le vénérable voyageur prit le train de nuit pour rentrer à Québec, où il aurait dû arriver mardi matin vers 7 heures. Mais à Saint-Henri de Masconche, le déraillement d'un train allant dans une direction opposée ayant obstrué la voie, Mgr l'Archevêque, par suite du retard causé par cet accident, n'est arrivé qu'à 1 heure et demie de l'après-midi. Prévenus par un télégramme, S. G. Mgr l'Auxiliaire, Mgr le Grand Vicaire et tous les prêtres de l'Archevêché s'étaient portés à sa rencontre. On fut heureux de constater l'air de santé dont semble jouir notre premier Pasteur. Sauf les inquiétudes et les ennuis causés par l'inondation de Paris, il n'a rapporté de son voyage que les plus heureuses et les plus consolantes impressions ; la rencontre de nombreux compatriotes, tant touristes et pèlerins que religieuses missionnaires, enseignantes et hospitalières, à Rome et ailleurs, lui a donné la douce illusion de n'avoir pas quitté son pays.

— Mgr l'Auxiliaire se préparait, lundi soir, en compagnie de M. le Supérieur du Séminaire, à se mettre en route pour Antigonish, afin d'assister aux funérailles du vénérable évêque du diocèse du même nom, décédé mercredi dernier, le 6 du courant. Il semblait qu'ils avaient tout le temps voulu pour arriver à leur destination avant l'heure du service funèbre, mercredi, à 10 heures. Au dernier moment on avertit que le train du soir faisant correspondance à Truro, en route pour Antigonish, venait d'être supprimé, et que les obsèques seraient terminées avant l'arrivée des voyageurs de Québec. Il a donc fallu, au grand regret de tous, renoncer à la représentation de notre diocèse aux funérailles d'un prélat dont l'attachement à l'Eglise-mère remonte à un demi-siècle, et dont plusieurs des prêtres les plus distingués ont étudié au Grand Séminaire

et conquis leur doctorat en théologie à l'Université Laval.

— S. G. Mgr A. Dontenwill, Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée, actuellement en visite officielle au Canada, est venu mercredi dernier, offrir ses hommages à Mgr l'Archevêque.

Feu Mgr John Cameron

Feu Mgr John Cameron est le premier d'entre les Pères du Premier Concile Plénier de Québec qui soit appelé à la récompense de ses labours apostoliques. Il avait assisté, tout jeune prêtre en 1857, au premier et unique concile provincial de Halifax, dont il était l'un des deux seuls survivants.

Quand, jeune adolescent, il se rendit à Rome pour y faire, au Collège de la Propagande, son cours complet d'études, classiques, philosophie et théologie, le service des transports maritimes était moins perfectionné qu'en ce vingtième siècle. Aussi, par nécessité autant que par économie, le futur propagandiste, un des premiers que le Canada ait fournis au célèbre collège des pays de mission, dut-il se rendre d'abord à Saint-Jean, Terre-neuve, et y attendre la partance de quelque navire, chargé de morue, en destination d'un des ports italiens de Gènes ou de Livourne.

Durant les 40 années de son épiscopat Mgr Cameron a travaillé avec intelligence et dévouement à l'organisation de son diocèse. Le collège Saint-François-Xavier donne un excellent cours commercial et classique, et il est pourvu à l'instruction des filles par les quatre, florissants couvents de la Congrégation de Notre-Dame d'Antigonish, de Pictou, de Sydney et d'Arichat.

Le diocèse d'Antigonish compte, parmi ses plus illustres sujets, le métropolitain de l'Eglise lointaine de Vancouver, Mgr N. McNeil, récemment transféré de Saint-Georges, Terre-neuve, et un de ses suffragants, Mgr A. McDonald, évêque de Victoria. Un co-diocésain, Mgr R. McDonald, aujourd'hui en retraite, occupait naguère le siège de Havre-de-Grace, Terre-neuve.

Mgr Cameron, âgé de près de 84 ans, était le doyen de l'épiscopat canadien. Il aimait à rappeler qu'il était le plus ancien propagandiste vivant, et le seul évêque d'Amérique qui ait connu les quatre derniers Papes : Grégoire XVI, Pie IX, Léon XIII, et Pie X.

Lettre d'Abyssinie (1)

Harar, Mission catholique, 8 mars 1910.

Pax Christi

Bien cher monsieur

Votre lettre m'est parvenue avant-hier, avec les deux colis qu'elle était chargée d'annoncer. J'ai été si touché de votre charité que je charge le premier courrier quittant Harar de vous porter mes remerciements. Que Dieu bénisse votre bon cœur qui vient en aide avec tant d'empressement au dernier de ses missionnaires.

Ainsi donc, commé vous me le faites entendre dans votre lettre, je serais un homme d'un grand mérite, presque un héros. Et vous, vous seriez un homme de pas grand'chose. Vous vous imaginez que tous les jours je vois apparaître de nouveaux sacrifices à accomplir, et que je ne marche qu'à travers ronces et épines. Peut-être qu'il en est ainsi sans que je m'en doute. Mais alors il faut croire que le bon Dieu s'applique à me cacher la croix, car vraiment, depuis que je suis en mission, je me suis trouvé si heureux, si joyeux même, que j'en suis tout surpris. Peut-être même que plusieurs se scandaliseraient à me voir rire si fort à certains moments.

J'avoue bien qu'il y a des choses qui, à première vue, me font un peu sursauter : quand je découvre, par exemple, chambre, couche, linge, envahis par certaines créatures du bon Dieu dont on aime peu d'ordinaire la compagnie ; quand je vois, par exemple, un de nos petits marmitons laver les assiettes où nous allons manger, dans un moment, dans la même cuve où un de ses companions est en train de se laver les pieds ; etc. etc. etc. Mais c'est encore étrange comme on arrive à se faire à ces misères de la vie, et comme nous plaisantons entre nous de ce qui autrefois nous aurait fait bondir d'horreur. Pour trouver certaines piqures moins ennuyeuses, nous avons baptisé les animalcules qui les donnent du nom de « perles d'Abyssinie. »

(1) Un confrère nous communique les extraits suivants d'une lettre que vient de lui adresser un missionnaire apucin. RED.

Ces perles sont nombreuses, je vous le garantis, et il y aurait bon moyen de s'enrichir pour quelqu'un qui s'entendrait à ce commerce. Avis aux jeunes Canadiens qui se demanderaient à quoi employer leur vie : il y aurait un bon négoce à entreprendre chez les Galla d'Abyssinie.

J'ai parfois d'autres raisons de me réjouir — mais celles-ci sont des raisons bien naturelles, j'ai lieu de le craindre. Dimanche dernier, par exemple, j'ai éprouvé toute la journée un contentement extraordinaire parce que, le matin, il m'était arrivé de Québec une lettre que j'ai relue deux fois. On me disait dans cette lettre des choses très aimables, très flatteuses, aussi. Et comme c'était monsieur X. qui les disait, ces choses descendaient jusqu'au fond du cœur et me changeaient tout en joie. Je me suis bien reproché d'être encore si terrestre, mais sans grande contrition, et il est à croire que la prochaine fois je retomberai dans mon péché. Tant pis pour vous.

Je vous prévient qu'une partie de vos médailles, que j'ai trouvées très belles, vont recevoir une destination qui ne vous sera pas désagréable. Elles vont orner la poitrine des lépreux que nous avons recueillis à la léproserie Saint-Antoine. Je vais y faire une promenade toutes les semaines, et je compte parmi ces pauvres malheureux plusieurs bons amis que je revois toujours avec plaisir. Plusieurs sont des enfants tout jeunes encore, et qui se trouvent si contents dans la maison de la charité qu'ils ont l'air de ne pas se douter de leur mal. Je les ferai prier pour vous et ils le feront de bon cœur ; ils montrent une vive reconnaissance pour la moindre marque d'affection qu'on leur donne.

Et vous aussi, veuillez prier pour moi, afin que je fasse l'œuvre du bon Dieu en bon apôtre ; pour que j'aie le courage de bien porter la croix quand il plaira à Dieu de la mettre sur mes épaules. Et veuillez me croire.

Votre bien humblement dévoué et reconnaissant

FR. PASCAL. *miss. ap. capucin*

S'il n'y avait pas de fer, l'aimant ne se tournerait pas vers lui ; de même, s'il n'y avait pas une autre vie, nos désirs ne l'invoqueraient pas.

ED. RICHER.

Persévérance

— o —

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire part d'une dissertation forte et persuasive sur une vertu essentielle au succès dans cette lutte contre les obstacles qu'est la vie de l'homme sur la terre. Ils s'uniront volontiers à nous pour en remercier le savant auteur, qui a bien voulu autoriser la publication de son travail dans les pages de la *Semaine religieuse*.

RÉD.

INTRODUCTION : Voulez-vous réussir votre vie ?

A toute époque et en tout lieu une telle question crée sensation. Imaginez que, deux ou trois siècles avant notre ère, un philosophe élevant la voix sur l'Agora eût dit : « Voulez-vous réussir votre vie ? » Certainement les Grecs flâneurs et curieux n'eussent point manqué de l'entourer, tout attentifs à son discours. Et de nos jours, dans cette société moderne fébrile d'activité, lorsque la lutte pour la vie est si intense, parfois si violente, et que tout homme ne semble souffrir et travailler que « pour faire de l'argent » et jouir d'un bonheur qu'il espère à ce prix, cette même question : « Voulez-vous réussir votre vie ? », écrite en bonne place parmi les annonces et réclames qui encombrant nos revues, ne manquerait pas d'attirer et de retenir bien des regards anxieux.

Quelqu'idée qu'on ait de la vie et de l'importance de sa réussite, en parler impressionne toujours, bien qu'en sens divers, l'homme frivole et le sérieux, le sceptique et le convaincu, le penseur et l'homme d'action, le faible et le fort, l'ignorant et le savant. Car en dépit de l'idéal subjectif, varié à l'infini avec les croyances, les caractères, les tendances et les besoins de chacun, la réussite de la vie signifie pour tous le bonheur qu'on atteint enfin et dont on va jouir. Or, tendre vers le bonheur est l'aspiration universelle et insatiable de l'humanité. Le déterminisme foncier qui est en elle l'y entraîne invinciblement. Les conflits de société et de conscience, les volontés individuelles mal éclairées viennent entraver cette ascension. Mais, s'ils retardent ou détournent pour un temps cette poussée irrésistible vers ce qui semble devoir être ou produire le repos et la jouissance, ce n'est que pour aiguïser davantage l'appétit et exalter le désir jusqu'à la passion.

Qu'on place la réalisation du bonheur parmi les satisfactions sensibles du temps présent, ou qu'on ne la croie possible que dans le mystérieux et éternel au-delà, il importe grandement pour le sens et la portée de la question, mais nullement pour sa valeur, qui reste capitale, quel que soit l'idéal qu'elle suggère.

« Voulez-vous réussir votre vie ? » Toujours là sera le pivot de l'activité humaine, le fond de toutes les anxiétés, le désir commun de tous les âges et de toutes les races, le mobile explicite ou subconscient des actions les plus égoïstes, les plus philanthropiques, ou les plus sublimes d'audace ou de générosité, suivant que l'homme prendra pour fin de sa vie : lui-même, sa propre satisfaction, le bonheur des autres, le progrès de la société, ou l'extension de la vérité, du bien et de la gloire de Dieu.

Et si maintenant un saint et savant prédicateur, ayant avec lui l'autorité de l'Église, montait en chaire au milieu d'une assistance choisie de chrétiens et posait la même question : « Voulez-vous réussir votre vie ? Voulez-vous faire votre salut ? Voulez-vous jouir du bonheur parfait durant l'éternité ? » les regards attentifs et sympathiques, et le mouvement des volontés bien disposées feraient unanimement la même réponse affirmative, silencieuse, mais indubitable. Alors le ministre de l'Évangile pourrait dire : « Tout ce que vous avez accompli jusqu'ici n'est qu'un commencement, une œuvre inachevée ; vous le savez bien. Aussi je viens aujourd'hui vous proposer une ligne de conduite à suivre, une vertu à pratiquer, un moyen sûr, efficace, le meilleur, l'unique, de rendre vos efforts utiles, d'assurer votre salut, de mériter le bonheur du ciel.

« Celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé ». Ainsi dit et enseigna celui qui est la Voie, la Vérité, la Vie : le Fils de Dieu.

SUJET : Cette courte phrase, si nette, si grave, que nous retrouvons en deux endroits de l'Évangile selon saint Mathieu (ch. 10, v. 22. et ch. 24, v. 13) nous indique, avec *certitude*, le *moyen infaillible* de réussir notre vie, de bien remplir notre mission sur terre : la *Persévérance* ; aussi, la *promesse absolue* pour nos efforts constants d'une récompense inappréciable : le *salut*, c'est-à-dire : le ciel, la béatitude éternelle.

L'efficacité de ce moyen de succès nous est garantie, sans res-

triction de circonstance ni de temps, par l'autorité de la parole divine. C'est ce qui constitue sa valeur transcendante et son actualité pour tous les instants de la vie de chaque homme, et du chrétien en particulier. Car, pour lui, faire son salut doit être l'idée directrice de sa vie et son désir dominant. Venir lui parler du plus sûr moyen d'y réussir justifie donc le choix du présent sujet :

La Persévérance.

DIVISION : Après en avoir donné une brève mais suffisante notion, on examinera successivement : la *valeur*, ou mieux, la *nécessité* de la persévérance, puis ses *difficultés* pratiques, enfin les vrais *moyens* de persévérer jusqu'à la fin pour être sauvé.

I PARTIE

LA NOTION DE PERSÉVÉRANCE

Et d'abord, qu'est-ce donc que la persévérance ? Si nous observons un certain nombre d'actions qualifiées persévérantes, nous y découvrons comme caractère commun ces trois éléments essentiels, qui constituent à proprement parler la persévérance, à savoir : 1° *L'orientation* des effets vers une fin unique ;

2° La *coordination* de ces efforts en vue d'atteindre cette fin ;

3° Enfin, la *continuité* de ces efforts jusqu'à la réalisation de la fin proposée.

Supposons une action privée de l'une de ces trois qualités : elle n'est plus, elle ne peut pas être vraiment persévérante. De cette simple notion nous allons tirer, d'une part, la conviction de la valeur et même de la nécessité de la persévérance, et, d'autre part, concevoir toutes les difficultés qu'elle présente en pratique.

VALEUR DE LA PERSÉVÉRANCE EN GÉNÉRAL

Sa *valeur* d'abord :

Inutile de s'y attarder longtemps. La conviction de tout esprit sérieux est faite sur ce point, que rien n'est plus efficace que la persévérance pour assurer la réussite en tout ordre de choses.

Evidemment, la *chance* peut être favorable. Mais qui peut régler le jeu des chances et fixer dans son propre sillon la roue capricieuse de la fortune ? La vie est une mosaïque de jours heureux et malheureux. Une influence mystérieuse, que les chrétiens appellent Providence et les païens Fatalité, une force incontrôlable, faite de tradition et d'hérédité d'individus et de races, enfin un déterminisme à l'équilibre instable, résultante des répercussions de toutes les actions individuelles et sociales, s'exercent et modifient les données de la vie d'une façon quasi imprévisible. Dans cette mer sans cesse mouvante, aux courants changeants, aux vagues soudaines, la bonne chance n'est pour chacun de nous qu'un élément incertain et rare, sur lequel on ne peut compter comme moyen important de succès, bien qu'il le puisse favoriser si l'on en sait profiter.

De même pourrait-on dire de la *hardiesse*. Elle réussit parfois : déconcerte l'ennemi ou les concurrents, donne prise sur les gens, crée la conviction, la confiance, l'élan, et fait surmonter des difficultés et réaliser des choses communément jugées surhumaines ou impossibles. Mais la hardiesse, raisonnée ou intuitive, franchit rapidement les degrés qui la séparent de la témérité inconséquente et de la folie aveugle qui mènent à la ruine. Car à risquer trop ou trop souvent on finit par tout perdre. La hardiesse reste donc un moyen d'exception. Elle n'est pas à la portée de tous et n'a relativement que peu d'occasions de s'exercer avec fruit.

Il faut donc en revenir à une méthode d'action plus sûre et plus prudente, à la fois utile en toute occasion et praticable par tous sans distinction.

La vérité est que, s'il y a une chance de succès, on peut dire, en règle générale, qu'elle est pour le persévérant. Car la persévérance supplée en partie à d'autres qualités qui ne se trouvent pas réunies, toutes, dans le même homme. La persévérance peut, ainsi compléter une intelligence peu développée ou une instruction inachevée, en utilisant par un travail constant ce que l'on a pour acquérir ce dont on manque. C'est un fait bien connu de tous les éducateurs que souvent un élève ordinaire, s'il est persévérant, réussira mieux définitivement qu'un autre bien doué et d'un travail trop facile. Le premier apprendra lentement mais sûrement ; il retiendra, et petit à petit

avancera en science et en réussite. Pour bien des emplois on le préférera à tout autre, comme un homme sur lequel on peut compter. La persévérance aura mis en valeur ses moyens naturels, les aura même accrus, en aura obtenu le maximum de rendement.

De même en est-il pour le caractère, et en particulier pour la volonté. Une volonté ordinaire, mais contenue et persévérante, fera besogne plus utile que des éclats violents et inconsistants, des efforts puissants mais intermittents, tandis que des efforts moyens, mais répétés sans lassitude, s'ajoutent, pèsent dans le même sens et emportent le succès : c'est la goutte d'eau qui à la longue creuse le rocher.

Méditer cela un instant prouve sans peine la valeur incontestable et transcendante de la persévérance.

Sans la persévérance, en effet, l'homme parviendrait-il jamais à dompter tel élément, telle force de la nature cent fois plus puissant que lui ? ou à conduire à l'achèvement tel gigantesque travail qui nous surprend par sa hardiesse et sa difficulté ? Car ingénieurs et ouvriers ne disposent en somme que de moyens fort limités, proportionnellement infimes, pour attaquer des montagnes énormes, y creuser des routes, y percer des tunnels de plusieurs kilomètres, dans un roc qui émousse aussitôt les faibles instruments de l'industrie humaine. Mais l'intelligente et inlassable persévérance décuple, centuple la puissance de l'homme, et, à raison de la masse, de la résistance enfin, vainc l'impossibilité apparente.

Les merveilles accomplies par la persévérance ne sont pas moindres dans l'ordre de la pensée. Sans cette qualité précieuse, pas de savants, d'éducateurs ni d'inventeurs. Tous doivent ce qu'ils savent et font à la persévérance.

Ce n'est pas tout. Le relèvement et la prospérité des peuples comme des individus seraient-ils possibles sans la persévérance ? Evidemment non ! Car ce sont bien là œuvres nécessitant avant tout une volonté appliquée et constante, une action persévérante, sans distraction ni lassitude.

En un mot, nous pouvons donc conclure qu'aucune œuvre matérielle, intellectuelle, morale ou sociale, n'est possible sans la persévérance, et que, toutes choses égales d'ailleurs, plus la persévérance est parfaite, mieux et plus vite l'entreprise est

menée à bonne fin. Mais il suffit de suggérer ces vues pour qu'elles soient admises.

LA PERSÉVÉRANCE CHRÉTIENNE

Insistons plutôt sur la valeur et la nécessité de la persévérance pour le chrétien. Car avant tout, la tâche capitale et difficile de sa vie, celle dont dépend sa destinée future, c'est de faire son salut. Et s'il est un homme auquel s'applique en toute vérité la parole du Maître : « Celui qui persévéra jusqu'à la fin, sera sauvé », certes, c'est bien celui que l'Eglise honore du beau nom de *Saint*. Il est donc comme le type authentique et parfait de l'homme persévérant dans l'œuvre du salut, de celui qui a réussi sa vie.

LE SAINT, MODÈLE DE LA PERSÉVÉRANCE CHRÉTIENNE

La méthode d'observation, à juste titre, si chère aux modernes, nous invite donc à étudier de près la vie et la psychologie du saint, pour y voir l'heureuse influence de la persévérance, y discerner ce que nous en pouvons imiter, afin de réussir comme lui notre vie, et de partager ensuite le bonheur éternel dont il jouit déjà, comme une preuve de l'efficacité du moyen proposé par le Christ à tous ses disciples.

LE 1^{er} CARACTÈRE DE LA PERSÉVÉRANCE

L'ORIENTATION : Le premier caractère essentiel de la persévérance, avons-nous dit, c'est *l'orientation* des efforts vers une *fin unique*. Quelle est donc pour le saint cette fin qui oriente son activité ?

Voici. Un jour celui qui devait devenir le saint que nous considérons, par l'impulsion de la grâce, fut conduit, soit sous le coup d'un événement de sa vie intérieure ou extérieure, soit à la suite de longues réflexions ou par une subite illumination, à conclure justement que tout ce qui ne concourait pas en quelque manière à assurer son salut était vain pour lui.

Et pourquoi cela ? — Parce que la vie est un temps d'épreuve voulue de Dieu, et donc, qu'il importe avant tout d'en user selon sa volonté. Et cette divine volonté est que l'homme utilise le temps incertain et les grâces qui lui sont accordées à travailler pour la gloire de Dieu, le bien du prochain et la

sanctification personnelle. Ce faisant, avec persévérance, il obtiendra de la miséricorde divine l'application nécessaire des mérites infinis du Rédempteur, afin d'être sauvé et de jouir après la mort du bonheur éternel, à nul autre comparable.

A partir du moment décisif où notre saint fut pleinement convaincu que le temps devait être utilisé à conquérir l'éternité, que de toutes ses forces il devait tendre vers sa fin qui est Dieu et le ciel, que tous ses efforts devaient concourir à lui faire mieux connaître, aimer et servir Dieu, selon sa sainte volonté : à partir de ce moment il avait trouvé son vrai *principe d'unification pour sa vie* entière, son *activité* était *définitivement orientée* vers Dieu, vers le ciel.

Alors, par des *méditations* fréquentes et prolongées, il représente à son esprit les grandes et graves vérités que nous venons d'énoncer et les conséquences qu'elles comportent. Il affermit aussi toujours davantage ses convictions à leur sujet. Il renouvelle ses résolutions. Il intensifie sa foi, son amour, son espérance. Il ravive ses désirs du ciel. Il sort de son oraison plus fort, plus résolu que jamais à ne travailler qu'en vue de son salut, et à ne faire que ce qui lui semble être la volonté de Dieu, quoi qu'il en coûte et jusqu'au bout : car là est son *seul vrai bien*.

Voilà la fin et l'orientation de la vie du saint, à savoir : faire son salut en tendant vers Dieu de toutes ses forces, sans relâche, et la méditation est le moyen très efficace qu'il emploie pour s'y aider.

On dit parfois que le saint est un homme qui a une idée fixe. Cela est vrai, et il est maintenant facile de comprendre que cette idée, gravée dans son esprit, est celle de son salut à faire à tout prix en accomplissant la volonté divine. Et cette idée, par ses méditations, avons-nous dit, il la fait pénétrer toujours plus profondément dans son âme, il la rend vivante, sensible : elle devient *dominante et directrice*. Il s'en fait une conviction toujours plus solide, un motif plus puissant d'action. Sa force devient considérable. Qu'en résulte-t-il pour la vie du saint ? Ceci — C'est qu'au lieu d'être un distrait, un extériorisé, un dilettante ou un sceptique le saint est un homme qui a donné à son existence un *sens*, et le *vrai*, à sa vie toute sa *portée*, à son activité une *orientation unique et fixée*,

vers une *fin précise et certaine*, qui est sa fin, celle voulue de Dieu pour lui, celle qu'il lui faut *absolument* réaliser, celle qui lui procurera le *bonheur parfait* par l'union intime au Dieu qu'il aime.

Le saint est donc un homme de *conviction ferme*, un homme *orienté sûrement*, un concentré, un unifié, disons le mot : un *fort*. Et un fort qui *sait* ce qu'il veut et qui *peut* ce qu'il veut. Car jamais la puissante grâce divine ne lui fera défaut quand il la demandera par la prière confiante, et l'utilisera en des efforts *généreux* qui le feront avancer constamment vers sa fin, vers ce Dieu, qui est aussi son centre d'attraction, l'objet de ses vœux et de son amour, en même temps que la source abondante de la lumière qui le guide et de la force qui le soutient.

La Persévérance et la méditation ont fait de cet homme : un orienté, un unifié, un fort, un Saint !

(A suivre.)

S. RENAUD

Bilan géographique de l'année 1909

PAR LE F. ALEXIS-M. G.

— o —

AFRIQUE

(Suite)

CONGO FRANÇAIS. — Le Wadaï, vaste contrée située à l'est du Tchad, fut dévolu à la France dans le partage combiné avec l'Angleterre en 1899. Mais jusqu'ici le sultan Doumourah s'était montré réfractaire à tout arrangement avec l'étranger, et il eut plusieurs escarmouches avec les troupes du colonel Milot, qui commande le territoire militaire du Tchad.

Or, le 1^{er} juin dernier, presque sans coup férir, le capitaine Fiegenschub, à la tête de 200 hommes, s'est rendu maître de la ville pendant l'absence de Doumourah, qui, dit-on, était allé négocier avec Milot. On prétend même que la ville aurait été livrée par un officier français, le capitaine Voulet, réfugié à Abécher depuis la sanglante tragédie qui s'est passée à Zinder, et rapportée dans le « Bilan de 1899 ».

Les capitaines Voulet et Chanoine avaient été chargés de reconnaître la zone comprise entre le Niger et le Tchad ; mais, accusés de cruautés envers les indigènes, ainsi que de rébellion, le gouvernement envoya pour les remplacer le colonel Klopp, qu'ils assassinèrent. Chanoine périt dans l'aventure ; mais Voulet, que l'on croyait mort également, se serait réfugié au Wadaï, où, d'après la rumeur actuelle, nous le retrouvons en passe de se réhabiliter par des services rendus à sa patrie.

CONGO BELGE. — Le ci-devant *Etat indépendant du Congo*, qui avait son « Souverain » personnel et bien légitime, est devenu l'an dernier simple COLONIE annexée à la Belgique, de par la générosité de son fondateur Léopold II et la décision des chambres législatives.

Nous avons indiqué l'an dernier les modifications légales apportées dans l'administration de la Colonie, laquelle au fond reste avec la même étendue, les mêmes divisions en districts, etc. Mais certaines critiques émanant, les unes de quelques congophobes belges peu patriotes, d'autres, plus importantes, venant d'Angleterre, où une coalition des intérêts mercantiles avec l'esprit jaloux des prédicants méthodistes et anglicans, accusait injustement les anciens fonctionnaires d'actes systématiques de cruauté commis envers les indigènes, ont porté le ministre des Colonies à faire un voyage d'information au Congo même. Bien plus, le prince Albert, héritier présomptif de la Couronne, a pris héroïquement les devants dans le même but, mais par une autre voie.

Nous croyons intéressant de résumer ici leurs itinéraires.

Parti d'Ostende le 2 avril, le *Prince Albert* débarquait le 21 à Capetown ; car, voulant connaître l'état de prospérité d'autres colonies africaines, il traversa, grâce à la ligne du Cap au Caire, les vastes territoires de l'Afrique australe britannique, par Kimberley, Buluvayo, les chutes Victoria du Zambèze, les mines de Broken-Hill. De là, pédestrement en partie, il pénétra dans le Congo belge par l'Etoile du Congo (16 mai), longea le lac Moero, descendit en bateau le Luapula, en profitant aussi des chemins de fer de Kunde et de Stanleyville (9 juillet) ; puis, embarqué de nouveau sur le grand fleuve, il parvint à Bangala, Léopoldville (21 juillet), Matadi et Boma, étant partout acclamé par les fonctionnaires, les colons et les

milliers d'indigènes accourus à sa rencontre. Enfin, le 27 juillet, il s'embarquait à Banana et, le 18 août, rentrait à Anvers aux applaudissements de la nation entière. — Son absence avait été de quatre mois et demi, son état de santé n'ayant eu aucunement à souffrir d'un si long voyage dans les contrées équatoriales.

De son côté, *M. Renkin* partait d'Anvers et arrivait le 6 mai à Banana. Il visita Boma, Matadi, Léopoldville, remonta le cours du Kasai et du Sankuru jusqu'à Lusambo; puis, revenu à Kwamouth, il remonta tout le Congo central par Coquilhatville et Stanleyville jusqu'à Nyangwé. Partout il s'informa des besoins locaux, parlant à plus de 600 chefs indigènes et se renseignant auprès des missionnaires. Il rentrait en Belgique le 25 septembre en bonne santé, ainsi que sa vaillante épouse qui avait voulu l'accompagner. Comme le prince Albert, il est revenu enchanté de sa visite et prédisant à la colonie le plus brillant avenir.

En conséquence, le Ministre déposa à la Chambre belge le *projet du budget colonial* pour 1910, annonçant quelques dispositions nouvelles, relatives notamment : 1° à la *protection* des indigènes et de leurs biens, ainsi qu'à la suppression du portage obligatoire; — 2° à l'exploitation des *domaines* de l'Etat par l'initiative privée, qui se substituera progressivement dans les trois années 1910-1912 à la régie officielle; — 3° au système de *concessions* des terres ou des factoreries; 4° à la perception de l'*impôt*, qui se fera en argent, même pour les indigènes; — 5° à l'obligation de replanter des lianes à *caoutchouc*, pour éviter l'épuisement dans l'avenir; — 6° aux moyens de combattre la maladie du *sommeil*, qui fait tant de ravages; — 7° à la création, pour les enfants indigènes, d'*écoles*, de préférence professionnelles, qui seront confiées, soit à des missionnaires et à des congrégations religieuses, soit à des instituteurs laïques.

Enfin le Katanga sera érigé en district spécial, distinct du district oriental, dont il fait partie. Cette mesure résulte de l'importance de cette région, si riche en mines de cuivre, d'argent, d'étain, d'or même, et dont le climat, relativement tempéré, est supportable pour les constitutions européennes.

ANGOLA. — Grâce aux voies ferrées de Loanda à Ambaka et de

Lobito vers le Katanga, le plateau intérieur de cette colonie portugaise est reconnu habitable et colonisable par les Blancs, qui y trouvent un climat salubre et d'excellentes terres d'élevage. Ce sont les mêmes conditions que pour le Katanga belge. Aussi le gouvernement de Lisbonne excite-t-il l'émigration portugaise vers ces parages.

AFRIQUE ALLEMANDE DU S.-O. — Trois voies ferrées, à petite section, sont exploitées : deux relient les mines d'Otavi, au nord, et la capitale Windœk, au centre, avec le port de Swakopmund, non loin du Walfish-bay anglais ; la troisième, dans le Ludéritzland, au sud, va de la baie d'Angra-Pequena à Béthanie et Keetmanshoop, dans un district de mines de cuivre, de pétrole, et même de diamants.

La guerre contre les *Hereros*, qui a duré quatre ans, est terminée ; mais elle a coûté cher à l'Allemagne en hommes et en argent, plus cher encore aux malheureux indigènes, dont on évalue les pertes à plus de 100.000 : hommes tués sur les champs de bataille, femmes et enfants morts de misère.

(A suivre.)

VÊTEMENTS ECCLÉSIASTIQUES. Ancien Atelier de Madame Soucy. Dlle Marie Renauld, 154, coin des rues du Roi et Laiberté (ancienne rue de la Chapelle), Saint-Roch, Québec. Coupe et Confection des Soutanes, Pardessus, etc.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HUARD

<i>Labrador et Anticosti</i> , 5 ^{es} pp., carte et grav...	\$ 1.50
<i>Impressions d'un Passant</i> , VIII-366 pp.....	1.00
<i>Traité élémentaire de Zoologie et d'Hygiène</i> , 2 ^e éd., VIII-265 pp., ill.....	60
<i>Abrégé de Zoologie</i> , 130 pp., ill.....	20
<i>Le Naturaliste canadien</i> , revue mensuelle. Abonnement.....	1.00